

Don Francisco de Mello crut devoir alors faire attaquer la contre-escarpe. A un signal donné les troupes des trois nations se mirent en mouvement. Le prince de Ligne était encore à la tête des Wallons; le duc d'Albuquerque commandait les Espagnols, et le mestre de camp Alfonso Strozzi les Italiens. Malgré la pluie des balles ennemies, le prince et le duc s'emparèrent du chemin couvert; ils s'y logèrent et s'y maintinrent en dépit de tous les efforts des ennemis. Les Italiens rencontrèrent plus de résistance : mais, les deux autres nations leur ayant envoyé du renfort, la contre-escarpe fut entièrement occupée, et les ennemis forcés de se retirer en tel désordre que beaucoup d'entre eux se précipitèrent dans le fossé de la ville.

Don Francisco de Mello fit apporter un redoublement d'activité dans les travaux du siège. Le général de l'artillerie mit en batterie de nouvelles pièces. Les troupes commencèrent à combler le fossé; animées par l'exemple de leurs chefs, elles travaillèrent à former leur pont et leur galerie pour l'assaut. Le prince de Ligne, toutes les fois que son tour l'appelait à monter la garde avec son régiment dans les tranchées, et en un poste si périlleux, y entraît avec des violons et des cornemuses pour égayer ses soldats, au milieu des décharges de mousqueterie et d'artillerie que faisaient les ennemis par les flancs ¹.

Les choses étant en cet état, don Andrea Cantelmo ordonna que sept ou huit soldats wallons et un pareil nombre d'Italiens, choisis entre les plus braves et munis de sapes et de pelles, allassent se loger dans les ruines qu'avaient faites les batteries, pour couper et saper la muraille. Ces soldats, que d'autres renforcèrent successivement, parvinrent, malgré les coups de la mousqueterie, les grenades et les pierres qui furent dirigés contre eux, à se loger aux deux fronts du boulevard. Ils furent joints alors par vingt-

¹ « El príncipe de Ligne, todas las vezes que entrava de guardia con su reximiento en las trincheas, y en este puesto tan peligroso, entrava con violones y cornemusas, para alegrar los soldados, en medio de las salvas de los mosquetazos y de la artillería que los enemigos tiraban por los flancos.... »

Le prince de Ligne dont il question ici était Claude-Lamoral, fils de Florent et de Louise de Lorraine. Il n'avait pas vingt-quatre ans révolus lors de la campagne de 1642, étant né le 8 octobre 1618. Il devint mestre de camp général de la cavalerie aux Pays-Bas, vice-roi de Sicile, gouverneur et capitaine général de l'État de Milan, chevalier de la Toison d'or, grand d'Espagne, etc., etc. Il mourut à Madrid le 21 décembre 1679.

cing mousquetaires, et chacun d'eux commença à faire travailler la mine.

Tout étant ainsi disposé pour un assaut général, don Francisco de Mello crut devoir sommer le gouverneur de la place de se rendre, afin d'éviter les extrémités auxquelles lui et sa garnison pourraient être exposés. Le gouverneur, après en avoir conféré avec les chefs des troupes, demanda un délai de dix jours, après lequel il offrait de rendre la place, s'il n'était pas secouru. Ce délai lui fut refusé. Il demanda alors deux jours, que don Francisco de Mello lui accorda aux conditions de capitulation ordinaires, savoir : de pouvoir sortir avec armes et bagages et deux pièces d'artillerie.

La ville de la Bassée se rendit ainsi le 11 mai, après dix-huit jours d'attaque, et les Français en sortirent le 13, au nombre de 2,400 soldats, 600 de ceux qui composaient la garnison étant morts durant le siège. Ils furent convoyés jusqu'à Hesdin. Don Francisco de Mello fit réparer les fortifications de la place, et en nomma gouverneur le colonel réformé don Francisco del Hierro.

Tandis que ces événements se passaient en Artois, les Hollandais se préparaient à entrer en campagne. Le 31 mai était le jour fixé par le prince d'Orange pour le rassemblement de toutes ses troupes. Don Francisco de Mello, informé des dispositions qui se faisaient de ce côté, y envoya le comte de Fontaine avec le régiment d'infanterie wallonne du mestre de camp Ribaucourt, le régiment de gens de pied italiens du chevalier Visconti et la cavalerie de l'armée du Brabant aux ordres du marquis de Sfondrato.

Le gouverneur général roulait cependant un grand dessein dans sa tête : sachant que le comte d'Harcourt et le maréchal de Guiche se renforçaient chaque jour, il projetait de les séparer et de battre ainsi l'un ou l'autre.

Pour mieux dissimuler ce coup qu'il méditait, il resta dans ses quartiers, occupé en apparence du soin principal d'augmenter les fortifications de la Bassée; mais il prenait secrètement toutes ses dispositions. Il envoya en Hainaut les troupes du baron de Beck et du baron d'Enkenfort, ainsi que les hommes d'armes du comte de Bucquoy. En même temps il fit courir le bruit que, avec le gros de l'armée catholique, il allait entrer dans le Boulonnais. Par ce stratagème il réussit en effet à séparer les deux armées françaises. Le maréchal de Guiche alla camper près du Catelet, au prieuré de Honnecourt sur l'Escaut, et le comte d'Harcourt aux environs de Hesdin,

près de l'abbaye de Cercamp. La situation qu'avait choisie le premier était très-forte : il était défendu d'un côté par un bois, de l'autre par le château de Honnecourt et l'Escaut; il avait derrière lui le Catelet; la partie du bois qui était découverte avait été fortifiée. Son armée était de 11,000 à 12,000 hommes.

Don Francisco de Mello donna ordre aux barons de Beck et d'Enkenfort et au comte de Bucquoy de conduire leurs troupes près de Lens, où il alla les joindre. Ce mouvement fut exécuté le 24 mai. Le jour suivant l'armée passa la Scarpe, et, continuant de marcher avec diligence et secret, elle arriva à Inchy, distant de cinq lieues du camp du maréchal de Guiche.

Don Francisco de Mello tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de livrer bataille au comte de Guiche, quoiqu'il occupât une position avantageuse. L'armée se mit donc en marche le 26, en ordre de bataille: l'avant-garde composée de cinq bataillons d'infanterie espagnole et de deux d'infanterie italienne, de seize escadrons de cavalerie sur les flancs, et de cinq pièces d'artillerie; le centre composé de quatre escadrons de Wallons, ayant aussi à droite et à gauche huit escadrons de cavalerie; l'arrière-garde de cinq bataillons d'Allemands, avec le reste de la cavalerie aux deux côtés.

Cette marche fut si accélérée que le comte de Guiche n'en eut connaissance que lorsque l'avant-garde de l'armée catholique était déjà à deux lieues de son camp; encore crut-il alors que c'était seulement le corps du baron de Beck qui s'approchait. Mais il fut bientôt désabusé : alors il tint conseil avec les chefs de son armée, pour délibérer sur le parti qu'il devait prendre; presque tous opinèrent pour que l'armée se retirât.

Lui ne fut pas de cet avis : il déclara qu'il fallait mourir plutôt que de faire un pas en arrière.

Il était trois heures lorsque l'armée catholique commença son mouvement d'attaque. L'aile droite, composée d'infanterie espagnole avec la cavalerie légère des Pays-Bas, fut confiée au marquis de Velada, général de la cavalerie; le baron de Beck, mestre de camp général, eut le commandement de l'aile gauche, formée d'infanterie espagnole, italienne, wallonne, allemande, des hommes d'armes du comte de Bucquoy, des régiments d'Alsace et des quatre compagnies du pays de Luxembourg. La réserve, formée des troupes impériales, fut placée sous le commandement du baron d'Enkenfort. Don Francisco de Mello se tint au centre afin d'être à portée de don-

ner ses ordres là où il serait besoin : il avait auprès de lui le comte de Fuen-saldaña, gouverneur de Cambrai et du Cambrésis.

Le baron de Beck, qui avait été chargé de reconnaître le terrain, avait remarqué que, à l'opposite du camp ennemi, il y avait une grande colline qui le dominait en quelque sorte; don Carlos Guasco, général de l'artillerie d'Alsace, qui commandait cette arme en l'absence de don Andrea Cantelmo, y fit placer plusieurs pièces qui incommodèrent beaucoup les Français.

Le comte de Guiche disposa son armée en forme de cercle : il donna le commandement de l'aile gauche, qui était du côté du bois, au maréchal de camp Bouttelier, celui de l'aile droite au maréchal de camp comte de Ransau; il se plaça au centre avec le sergent-major baron de Leschelle.

Don Francisco de Mello, ayant mis pied à terre au milieu des bataillons espagnols, les harangua de la sorte : « Messieurs, ce jour est celui où nous » avons à faire à notre Roi un signalé service. Nous devons ici mourir tous » ou vaincre. Les Espagnols ont dans toutes les batailles vaincu les Français; toujours ils ont été vainqueurs. Ayons courage, et que la valeur » espagnole l'emporte sur les fortifications françaises ! » Il embrassa le duc d'Albuquerque et le prince de Ligne, remonta à cheval et donna l'ordre de commencer le combat.

Les troupes du baron de Beck, s'étant ébranlées, montèrent à l'assaut des retranchements ennemis. Après une action assez chaude, dans laquelle le maréchal de camp Bouttelier perdit la vie, le comte de Bucquoy avec ses hommes d'armes entra dans le quartier des Français, suivi des Italiens de don Carlos Guasco et des Espagnols du comte de Villalva; les Français furent poussés jusqu'au delà de leur artillerie. Le comte de Guiche, étant accouru sur ce point, ne tarda pas à réparer le désordre de ses troupes; il les renforça et vint charger la cavalerie du comte de Bucquoy avec une telle impétuosité qu'il la força de se retirer en désordre; dans cette action don Fernando de Castro, cousin du gouverneur général et colonel du régiment d'Alsace, fut tué. Le comte de Bucquoy, qui combattait à la tête de sa cavalerie, fut fait prisonnier; mais il se sauva en tuant le cheval de celui qui le tenait pris par son écharpe.

Les hommes d'armes s'étaient avancés par un chemin étroit qu'occupait le régiment de Liponti. Celui-ci, qui fut obligé de leur livrer de nouveau passage, souffrit beaucoup par leur retraite; les ennemis le chargèrent et lui firent essuyer des pertes notables.

Cependant, à l'aide des régiments espagnols de don Antonio Belandia et du comte de Villalva, qui n'avaient pas été entamés, celui de Liponti se remit en ordre, ainsi que les hommes d'armes du comte de Bucquoy. Ils attaquèrent de nouveau les Français, qu'ils forcèrent à se retirer; mais ceux-ci, revenant à la charge avec des forces supérieures, les repoussèrent une seconde fois. Alors s'avancèrent les bataillons wallons conduits par le vaillant seigneur prince de Ligne et les autres braves gentilshommes mestres de camp wallons, le comte de Grobbendoneq, monsieur de la Grange et monsieur de Courtewille: déjà ils étaient entrés dans le bois avec la valeur accoutumée de leur nation; ils gravirent la colline et s'établirent au sommet. Le prince de Ligne, à la tête de son régiment, s'avança vers la cavalerie ennemie et trois fois soutint la charge de celle-ci. Lui et les autres mestres de camp wallons se maintinrent au sommet de la colline¹. Le combat ayant été ainsi rétabli, le baron de Beck et don Carlos Guasco rallièrent leur infanterie et le comte de Bucquoy sa cavalerie, renforcée de trois détachements que lui avait envoyés le marquis de Velada, et, pour la troisième fois, ils chargèrent les Français avec tant de valeur que leur infanterie commença à plier et à jeter ses armes. Le comte de Bucquoy, en même temps, mit le désordre dans leur cavalerie.

Instruit de ce qui se passait sur ce point, don Francisco de Mello fit attaquer les Français, de l'autre côté, par le lieutenant mestre de camp général don Pedro Roco, le marquis de Velada, général de la cavalerie; le duc d'Albuquerque et les mestres de camp don Alonso d'Avila et don Jorge Castelvi. L'attaque et la défense eurent lieu avec une égale ardeur. Les Espagnols, d'abord maîtres des retranchements ennemis, en furent chassés ensuite.

Voyant que l'affaire restait indécise, don Francisco de Mello jugea qu'un grand effort était nécessaire pour lui assurer la victoire. Il se mit à la tête

¹ « Entónces se avanzaron los batallones de Valones, los quales llevados al combate por tan bizaro señor el príncipe de Ligne y los otros bravos cavalleros maestros de campo valones conde de Grobendoneq, monseur de Granges y monseur de Corteville, entrados ya por el bosque con el acostumbrado valor de la nacion valona, subiéron á lo alto de la colina. El dicho príncipe de Ligne, á la frente de su tercio, avanzándose á la cavallería del enemigo, sustentó tres vezes la carga que hizo en su batallon, y él y los otros dichos maestros de campo valones se mantuviéron á lo alto de la colina. »

des troupes allemandes qui formaient la réserve, et il marcha droit aux retranchements des Français. Animées par la présence et l'exemple du capitaine général, toutes les troupes rivalisèrent de valeur. Les régiments de Piémont, de Bresse et de Rambure furent chassés de leurs retranchements et leur artillerie prise. La cavalerie ennemie fut également rompue. Le succès ne fut plus dès lors douteux. Le comte de Guiche voulut tenter un dernier effort; par ses ordres le marquis de Roquelaure, à la tête de ce qu'il put rassembler de cavalerie, fit une nouvelle charge et avec tant de furie qu'il poussa devant lui la cavalerie espagnole; mais cet avantage fut de peu de durée: le marquis de Velada, étant accouru avec don Juan de Vivero et le commissaire général don Francisco Pardo, mit les Français dans une complète déroute.

Battus ainsi sur tous les points, les Français se mirent à fuir. Ils furent poursuivis par la cavalerie de l'armée catholique, qui en tua et en prit un grand nombre. Beaucoup se noyèrent dans l'étroit passage qu'il y avait pour traverser la rivière.

Les Français eurent dans cette bataille plus de 4,000 hommes tués ou noyés, et entre autres le marquis de Rambure. On leur fit plus de 3,000 prisonniers, entre lesquels il y en eut plusieurs qui s'échappèrent; d'autres, tels que religieux, prêtres et femmes, furent mis en liberté par ordre de don Francisco de Mello. Le reste des prisonniers s'éleva à 2,369; on comptait parmi eux le comte de Ransau, maréchal de camp, le sergent-major de bataille baron de Leschelle, le comte de la Feuillade, le marquis de Roquelaure, le marquis de Grandleu, le marquis de Saint-Mégrin, le marquis d'Arquien, le comte d'Arrest, le baron de Cratloup et douze autres barons.

Les Français perdirent toute leur artillerie, toutes leurs bannières et tous leurs drapeaux, nommément l'étendard royal appelé *la Cornette blanche* que, depuis deux cents ans, ils n'avaient pas perdue, quoique toujours elle fût portée dans l'armée royale, ainsi que l'étendard de la reine et celui du dauphin. On leur prit aussi tout leur bagage.

L'armée espagnole ne perdit d'officiers de marque que le colonel don Fernando de Castro et le colonel Rodoa.

Le chef-président Roose et l'audiencier Verreycken, qui avaient assisté à l'affaire, retournèrent peu de jours après à Bruxelles.

Don Francisco de Mello campa sur le champ de bataille. Le lendemain

il conduisit son armée à trois lieues de là, pour la rafraîchir, la faire reposer et soigner les blessés.

Il se disposait, pour profiter de sa victoire, à assiéger les places de Cateau-Cambrésis et de Landrecies, lorsqu'il eut avis que les Hessois et les Weymarois, après avoir passé le Rhin, battu l'armée impériale aux ordres du baron de Lamboy, gagné les villes de Nuys et de Duren, marchaient vers le Brabant. D'un autre côté il savait que le comte d'Harcourt avait envoyé courriers sur courriers au comte de Guébriant pour que celui-ci vint le joindre.

Il résolut de marcher vers la Meuse et le Rhin, pour s'opposer aux progrès des Hessois et des Weymarois, et il confia la défense des provinces de Hainaut et d'Artois au baron de Beck, auquel il laissa les régiments d'infanterie et les compagnies de cavalerie que celui-ci avait amenés du pays de Luxembourg, les régiments espagnols de don Alonso de Avila et de don Jorge Castelvi, celui d'Italiens de don Alfonso Strozzi, les Wallons du comte de Grobbendoneq, les troupes impériales de Lamboy que le baron d'Enkenfort avait eues à sa charge, et un certain nombre de compagnies de la cavalerie du Roi sous les ordres du lieutenant général don Juan de Vivero.

Don Francisco de Mello se fit suivre du reste de l'armée, qui comprenait les régiments espagnols du duc d'Albuquerque, du comte de Villalva et de don Antonio de Belandia, les Italiens de Jean de Liponti, les Wallons du prince de Ligne, de monsieur de la Grange et de monsieur de Courtewille, les Allemands du colonel Rovrois et la plus grande partie de la cavalerie sous les ordres du marquis de Velada. Le corps d'armée du Brabant devait, en route, se joindre au sien.

Le 19 juin don Francisco de Mello arriva à Wessem et fit ses dispositions pour le passage de la Meuse. A cette nouvelle, les Hessois et les Weymarois, qui occupaient une position fortifiée à Grevenbroeck, l'abandonnèrent, ainsi que les diverses places dont ils s'étaient emparés, et se retirèrent dans le plus grand désordre, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au Rhin.

Le prince d'Orange, instruit de l'approche de don Francisco de Mello, quitta son camp de Lithoijen; il alla, le 20, passer la Meuse à Gennep et marcha jusqu'à Rhinberg, d'où il couvrait l'armée hessoise et weymaroise.

Don Francisco de Mello, après s'être arrêté quelques jours à Wessem, voyant que ni les Hessois ni le prince d'Orange ne faisaient de mouvements, crut devoir reprendre le cours de ses opérations contre la France. Il laissa une partie de l'armée, sous les ordres du mestre de camp général comte de Fontaine, pour faire tête aux Hollandais, et il se mit en marche avec le reste des troupes, composé des trois régiments espagnols du duc d'Albuquerque, du comte de Villalva et de don Jorge Castelví, du régiment italien de Liponti, des deux régiments wallons du prince de Ligne et de monsieur de la Grange, du régiment allemand de Rovrois, d'une partie de la cavalerie du Roi, des hommes d'armes et du régiment de cavalerie du colonel Hennin.

Arrivé à Namur, il reçut un courrier du baron de Beck, porteur de la nouvelle que le comte d'Harcourt marchait vers Luxembourg en intention de s'emparer de Sedan et de faire venir par là les Hessois et les Weymarois. Il changea la direction qu'il avait donnée à ses troupes et leur fit prendre celle de la Sambre (14 juillet). Il fit une telle diligence qu'il arriva à Givet en même temps que le comte d'Harcourt à Mézières : ce que sachant ce dernier, il battit en retraite jusqu'à Rocroi. Le général espagnol reprit alors le chemin du Hainaut. Le 24 il entra dans Mons.

Après avoir laissé reposer son armée pendant quelques jours, il se dirigea vers Arras. Arrivé à Bruay, il chargea d'une expédition secrète don Andrea Cantelmo, et, avec le gros de l'armée, il prit position à Lillers.

Don Andrea Cantelmo entra dans le Boulonnais et s'approcha de Calais, après s'être emparé du fort de Saint-Louis, du fort d'Oye, des redoutes de la Lanterne et du Waldam, du fort de Vieleglite, du fort Bâtard et du fort Rouge.

Cette expédition avait pour but de forcer le comte d'Harcourt, qui avait passé la Somme en intention d'aller donner la main aux Hessois, de revenir sur ses pas. En effet, à peine le roi de France eut-il été informé de l'entrée des troupes espagnoles dans le Boulonnais, qu'il lui ordonna de rétrograder et d'aller secourir ce pays. D'Harcourt, renforcé d'un corps venu d'Amiens, des garnisons des places frontières et des gentilshommes et paysans du Boulonnais, et se trouvant ainsi à la tête de 16,000 hommes, s'avança vers Calais.

Don Francisco de Mello, qui était campé à Lillers, se mit en marche

de son côté pour aller secourir don Andrea Cantelmo, à qui il manda de choisir une position avantageuse et de s'y fortifier en l'attendant.

D'Harcourt, étant arrivé le premier, attaqua les forts dont les Espagnols s'étaient rendus maîtres, et, aidé de plusieurs vaisseaux hollandais qui s'étaient approchés, il n'eut pas de peine à les reprendre. Il jeta ensuite des renforts dans les places de Calais et d'Ardres, et alla prendre position entre cette dernière ville et Guisnes.

Don Francisco de Mello, qui avait rejoint don Andrea Cantelmo, fit marcher son armée du côté d'Aire; de là il se porta successivement sur Lillers, la Bassée et Bouchain, où il arriva le 28 septembre. Le comte d'Harcourt, à la nouvelle de ce mouvement, décampa aussi, et, suivant de près l'armée catholique, il vint jusqu'à Guise. Peu après les Français démantelèrent la place de Cateau-Cambrésis, et les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver.

Vers le même temps les Hessois et les Weymarois repassèrent le Rhin, et le prince d'Orange fit rentrer ses troupes dans leurs garnisons.

Don Francisco de Mello renvoya à Bruxelles le président Roose, l'audiencier, don Diego de la Torre, secrétaire de guerre, et les deux secrétaires d'État et de *cámara* don Gerónimo de Amalda et don Francisco de Uraca. Lui-même il prit le chemin de Bruxelles le 4 novembre, après avoir été en campagne pendant sept mois, fait avec l'armée des marches de trois cent quarante-deux lieues et changé de quartier soixante-douze fois. Il entra le 7 novembre dans Bruxelles, où il lui fut fait une brillante réception.

Le comte d'Harcourt, qui avait la réputation d'être le meilleur général de l'armée française, retourna à Paris, « avec si peu d'hommes, dit Vincent, qu'il fut pendant plusieurs jours sans oser paraître devant le roi, » et le comte de Guiche eût été fort maltraité, s'il n'avait été le neveu du cardinal de Richelieu. Le prince d'Orange entra à La Haye à huit heures du soir, sans qu'aucun des membres des états généraux allât à sa rencontre. Le peuple disait qu'il n'avait rien fait cette année. Ses amis et ses créatures soutenaient, au contraire, que jamais il n'avait rendu de si grands services à la France, parce que, s'il eût tardé trois jours de plus à se joindre aux Hessois, le général de l'armée catholique, libre de l'inquiétude que ceux-ci lui donnaient, aurait pu entrer en France et y gagner quelque place importante. »

Don Francisco de Mello fut bien récompensé par Philippe IV du gain de la bataille d'Honnecourt. Il fut créé grand d'Espagne et marquis de Tordelaguna ; et don Constantino, son fils, reçut aussi le titre de marquis.

H h 76.

112. — Sucesos del año 1642.

In-fol., pap., rel. en maroquin vert, avec vignettes dorées, 723 feuillets.

Ce manuscrit contient des pièces originales, des copies et des imprimés touchant la guerre en Catalogne, en Portugal, en Flandre et en Italie.

J'y ai remarqué les pièces suivantes :

Fol. 85-88. *Relacion de la batalla de Hancourt, ganada el año de 1642* (Relation de la bataille d'Honnecourt, gagnée en 1642).

Le maréchal de Guiche avec 10,000 hommes se trouvait, le 26 mai 1642¹, à une lieue du Catelet, en un endroit nommé Honnecourt, fort par sa position et par les retranchements qu'on y avait élevés. L'armée d'Espagne, après avoir reconquis les places de Lens et de la Bassée, s'avança vers lui ledit jour. A deux heures après midi les escarmouches commencèrent de la part des tirailleurs espagnols. Bientôt l'artillerie joua des deux côtés. L'infanterie prit position ; la cavalerie se divisa en trois détachements (*trozos*) ; l'aile gauche reçut ordre d'attaquer par une clairière (*claro*) que formaient deux petits bois séparés par l'Escaut. La lutte fut vive : les Espagnols s'emparèrent d'une partie des retranchements ; d'un autre côté ils furent repoussés. Ils retournèrent intrépidement à la charge, et enfin ils mirent en déroute l'armée française. Le maréchal de Guiche prit la fuite ; 4,000 Français, tués ou blessés, restèrent sur le champ de bataille ; plus de 3,000 furent faits prisonniers. Toute l'artillerie et les bagages, un grand nombre de drapeaux, la cornette blanche de Saint-Rémi, qui jamais n'avait été prise, celle du régiment royal-dauphin, tombèrent au pouvoir du vainqueur.

¹ Sismondi, *Histoire des Français*, t. XVI, p. 310, s'est trompé en donnant à cette bataille la date du 24 mai.